

Il y a tout juste cinquante ans, la Chine entamait sa Révolution culturelle. Une période que revisite François Cheval, conservateur du musée Nicéphore-Niépce, grâce aux photos de Solange Brand prises à Pékin en 1966. Cette secrétaire de l'ambassade de France, alors âgée de 20 ans, a en effet réalisé un reportage couleur qui donne, derrière un regard « candide », une nouvelle vision de l'histoire.

TEXTE : FRANÇOIS CHEVAL — PHOTOS : SOLANGE BRAND

Pour une relecture de la Révolution culturelle



La Révolution culturelle a eu lieu, c'est certain. Et les images de Solange Brand l'attestent. Mais de quoi témoignent-elles ? Cet obscur objet devrait relever normalement de la catégorie de « l'événement ».

Or, ce qui déjà à la fin des années 1960 fait problème l'est encore cinquante ans après. Les faits eux-mêmes restent confus. Mouvement de masse antibureaucratique, manipulation géniale d'un vieillard autocrate, révolte jeuniste, les commentaires divergent. Le manque de sources, en particulier visuelles, n'est pas la seule raison


1^{ER} OCTOBRE 1966.
MANIFESTATION
À L'OCCASION DE LA FÊTE
NATIONALE SUR L'AVENUE
CHANG'AN.

des désaccords et des brouilles. Pour la jeunesse intellectuelle française des années 1970, son interprétation était déjà cause de division. Connue par procuration, la Révolution culturelle fonctionnait tel

un imaginaire de masse. L'empathie de certains reposait sur une virtualité, la théâtralisation d'une révolution authentique et accomplie. « *Feu sur le quartier général* », « *On a raison de se rebeller* », « *Oubli de soi, service d'autrui* », les slogans au volontarisme moralisateur illuminaient un romantisme révolutionnaire. Certains

ne demandaient qu'à croire au pouvoir sans limites de l'homme, considéré comme supérieur à tout ! Les praticiens de la dialectique et du matérialisme historique, formés rue d'Ulm [à l'École normale supérieure, ndlr], créaient un non-moment, pire, une non-histoire.

UN HORIZON FANTASMÉ EN S'INVENTANT DES IMAGES

Pour les opposants au maoïsme, l'épisode n'était qu'une nouvelle variante des crimes commis par le communisme. La rééducation dans les campagnes n'était que la formule

asiatique du goulag stalinien. Paradis ou enfer, dieu ou diable, « l'événement » était un monde configuré par des partisans ou des opposants. Il fallait être digne de l'histoire en marche. Comprendre n'était pas le sujet du débat. Cette génération pouvait, cependant, arguer d'une excuse de taille : elle ne disposait d'aucun matériau fiable ! Cet horizon impensable, elle l'a donc fantasmé en s'inventant des images. Il s'est constitué dans la pensée occidentale une récusation de ce que l'on supposait connaître antérieurement, « *la faillite bureaucratique de la Révolution* ». Quoi qu'il en soit, la Révolution culturelle reste un mystère structurel. Cinquante ans après, elle ne trouve pas sa logique dans l'histoire. Elle demeure cet épisode sans transcendance, pourrait-on dire, se trouvant dépourvue de toute autorité historique et extérieure au savoir.

La Chine a changé, et nous aussi. Nous pouvons regarder ces scènes de la vie pékinoise, saisies par Solange Brand en 1966, pour ce qu'elles sont : une découpe rare dans le temps et dans l'espace originel du phénomène. Loin de l'emphase colorée de la photographie chinoise de propagande (cf. Weng Naiqiang ou Zhu Xianmin), ces images d'amateur se saisissent des individus dans les premiers temps d'un épisode aux contours flous. Dans des photographies sans agenda particulier, les faits présentés au jour le jour ne deviendront notables, pertinents et nécessaires seulement a posteriori. S'il y a une surprise aujourd'hui, c'est dans le caractère « normal » de ce que l'on voit. Autrement dit, quelque chose s'est passé, mais rien qui ne justifie l'appellation historique de « Révolution culturelle » avec son enchaînement de violence déchaînée. Cette chose était là, assurée, mais ce à quoi nous assistons doit se lire comme un ensemble de possibles.

INNOCENCE RÉCIPROQUE

La puissance des photographies repose sur cette « innocence réciproque » entre la jeune expatriée et des « croyants » qui lui offrent l'image de leur foi. Imaginons Solange Brand, une jeune Française de 20 ans, traversant la capitale sur son VéloSoleX avec son Pentax SV. Double étonnement du Pékinois et du garde rouge, fraîchement débarqué de



NOVEMBRE 1966. MANIFESTATION. BEAUCOUP DE PARTICIPANTS VIENNENT DES PROVINCES. LES GARDES ROUGES SE RECONNAÎSSENT À LEURS BRASSARDS.

sa campagne, que cette petite Européenne sur sa drôle de machine. Elle les fixe sans arrière-pensée et leur communique son empathie. Leurs regards sont médusés, jamais agressifs. Ils lui tendent le *Petit Livre rouge*, ils dressent le poing pour exprimer leur croyance en la pensée de Mao Zedong. La liste est longue de ceux qui, avant elle, avaient déjà montré une Chine ouverte et complexe (Ergy Landau, Henri Cartier-Bresson, Marc Riboud, Fernand Gigon, Jean-Philippe Charbonnier, etc.). Mais un amateur, à cet instant précis, nous n'en

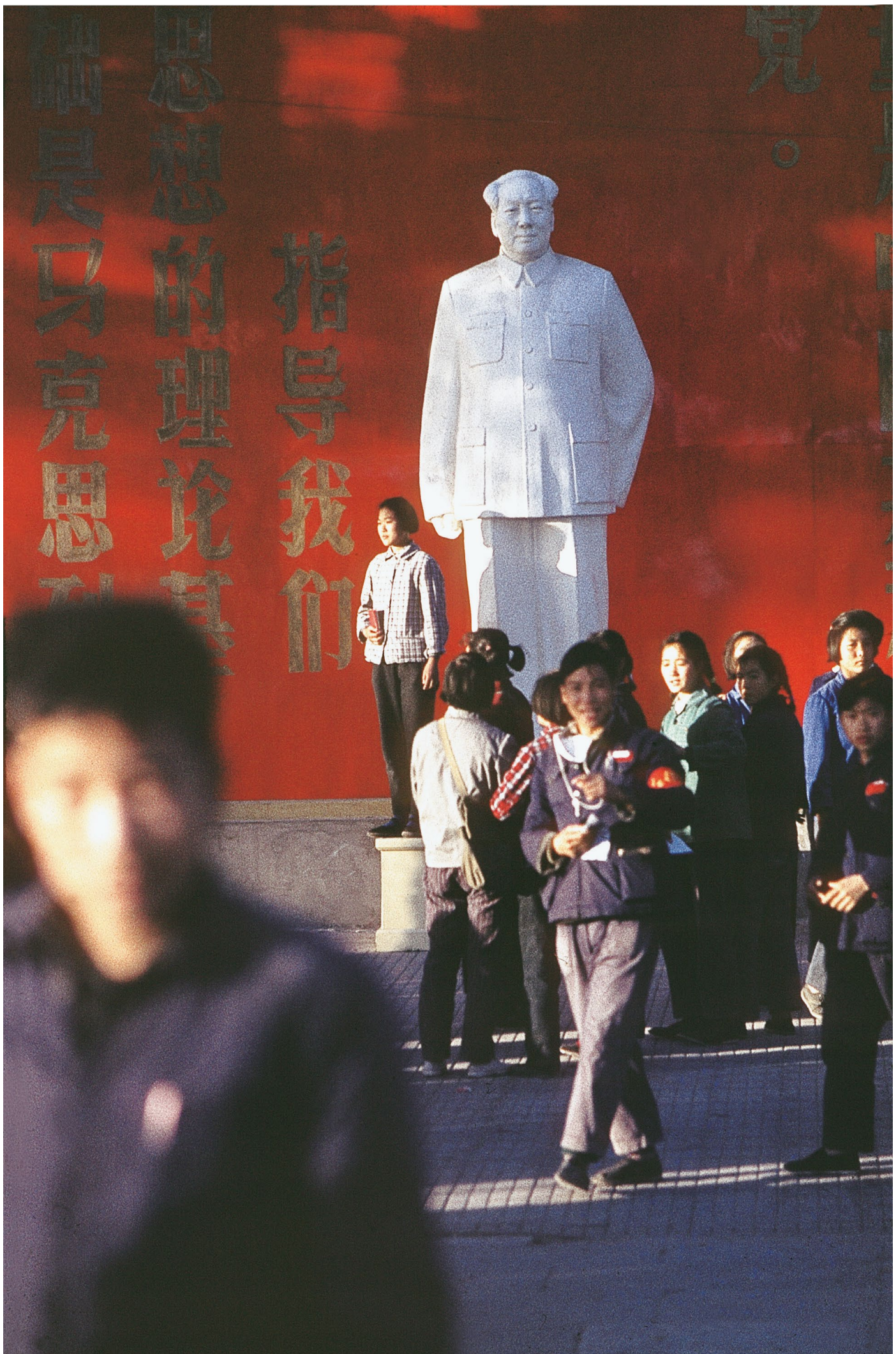
connaissons pas d'autre en capacité d'aller au-delà des apparences dépayssantes et, surtout, de créer une relation d'échange égalitaire.

Il n'y a rien d'étrange ici, si ce n'est du nouveau ! Les jeunes gens qui manifestent dans les rues de Pékin en 1966 ne peuvent être comparés aux vingt mille soldats marchant au pas dans la capitale conquise en janvier 1949.

Pour ces derniers, héros ou rescapés de la Longue Marche, suivant le mot d'ordre de leur hiérarchie, il n'est pas question de défilé le sourire aux lèvres. Il faut regarder droit ●●●

1966. CAMIONS DE MILITAIRES EN ROUTE POUR UNE MANIFESTATION.







NOVEMBRE 1966, PARC BEIHAI À PÉKIN. LES JEUNES SE FONT PRENDRE EN PHOTO DEVANT LA STATUE DE MAO ZEDONG AVEC LEUR PETIT LIVRE ROUGE.



1967. SUR LA ROUTE DE TIANJIN À PÉKIN, LES LONGUES MARCHES DES GARDES ROUGES.

devant, fixer l'horizon, l'air grave, confiant dans la destinée du communisme. Les gardes rouges, « la génération née sous le drapeau rouge », n'ont connu ni l'envahisseur japonais ni le Kouo-min-tang [parti nationaliste chinois]. Ils n'ont d'autre horizon que d'en finir avec la bureaucratie et le révisionnisme de Liu Shaoqi. La première impression d'ordre et de puissance émanant des diapositives de Solange Brand est trompeuse. Ce qui s'impose en 1949, l'aspect assuré d'un pouvoir conquérant, reste somme toute traditionnel. Solange Brand enregistre, elle, une configuration à la structure plus complexe, faite de saynètes simples, voire intimes, et d'opéras révolutionnaires. La rupture radicale tient tout entière dans cette scénographie urbaine. Quand la Longue Marche, cette incroyable épopée, fait référence aux mythes, la grande Révolution culturelle oppose de joyeuses farandoles et du théâtre de rue. Aux icônes des débuts de la République populaire de Chine, instrumentalisation du héros, s'opposent les diapositives de Solange Brand. On n'y reconnaît personne en particulier, si ce n'est le petit peuple de Chine. Nous ne trouvons pas ici les images stéréotypées et héroïques des ouvriers, des paysans et des soldats, rien d'absolu relevant d'une typologie propagandiste, mais une rencontre entre vivants, entre curieux.

LA JOIE D'ÊTRE ENSEMBLE

Le peuple, sujet maoïste par excellence, apparaît paradoxalement dans sa continuité historique, comme si l'universalité du monde se restaurait devant nos yeux. Le regard bon enfant de la plupart des manifestants face à l'objectif récuse le temps de l'histoire. Le caractère absurde de « l'événement », tel que la littérature ou les témoignages tardifs l'ont

présenté, est le grand absent des images. La photographie n'a d'autre conséquence que le caractère invariable des choses et de la culture. Le sens de l'histoire, ou la réalité absolue, se retire, offrant l'image d'un monde joyeusement coloré d'où toute autorité est bannie au profit des habitudes, des choses prévisibles et, surtout, de la joie d'être ensemble. Là où l'on attend une subversion totale, une éradication des structures sociales, s'impose une réalité simple dominée par l'enthousiasme du peuple rassemblé. Le peuple et pas la multitude. Ici, on ne trouve pas un instant la moindre dépréciation du terme. Le peuple n'est pas une masse amorphe et veule, toujours dénoncée. La foule rassemblée, aux 1^{er} mai et 1^{er} octobre 1966, est cette relation fusionnelle entre la conscience d'être, enfin, et le bonheur de partager les mêmes émotions. Réunis autour de la dénonciation d'une ligne politique

jugée contre-révolutionnaire, ceux qui se retrouvent, agitant le *Petit Livre rouge*, attendent le début d'un spectacle dont ils



1^{ER} OCTOBRE 1966. FÊTE NATIONALE DANS UNE RUE ADJACENTE À LA PLACE TIAN'ANMEN, LES MANIFESTANTS ATTENDENT POUR DÉFILER.



sont acteurs et sujets. Le happening auquel ils participent est la représentation du peuple par lui-même. Si d'autres opérateurs poursuivent la silhouette de Mao Zedong sur sa tribune, Solange Brand, « candide », traque et trouve la force vivante du peuple chinois. La puissance de celui-ci envahit ces images relatant une entreprise cérémonielle et rituelle sans commune mesure dans l'histoire. On sent non seulement une intense ferveur, mais aussi le calme décidé d'hommes et de femmes qui croient sincèrement que « l'Orient est rouge » !

VERMILLON, POURPRE, CARMIN

La couleur rouge. Elle est ce trait commun entre le bonheur traditionnel et la révolution socialiste. Début de toute chose, expression du combat et du sacrifice, ses nuances recouvrent Pékin comme la conscience recouvre ce nouveau monde tant désiré. Solange Brand semble avoir atteint quelque chose qui touche au plus près du réel. Parfois quelques points, souvent des lignes et des aplats où fusionnent la lettre, le dessin ou simplement un fond : le rouge est cet ordre de réalité qui fait émerger les sujets. Rouge comme ces brassards, ces affiches, ces inscriptions, ces enseignes, ces drapeaux et le *Petit Livre*. Vermillon ou pourpre, carmin, la couleur du sang du peuple est la complémentaire parfaite de la vareuse vert olive et de la casquette au bleu profond. Sa saturation accentue la dualité complémentaire de ce monde terrien et aérien. Les images alternent sur le même plan la légèreté des oriflammes, des ballons dans le ciel, et la puissance du peuple en marche. Armée de ses seules facultés sensibles, de son intuition et de sa curiosité, Solange Brand, avec une volonté farouche, extirpe la grisaille quotidienne de Pékin pour arborer les teintes de

l'ivresse révolutionnaire et l'énergie du monde, canalisée et organisée. Des lignes droites, des aplats primaires ordonnent les perspectives. La Révolution doit aimer la géométrie. Une impression de déjà-vu, peut-être, mais aux ornements officiels se rajoutent des compositions simples, marques d'une réelle authenticité. L'entreprise collective entrelace lampions, calicots et drapeaux. Les colonnes humaines serrées traversent les avenues de Pékin, qui s'est métamorphosée en une immense scène pour accueillir ...

la jeunesse des écoles et des campagnes. Les gardes rouges – cet agrégat hétéroclite de fils de dirigeants, d'étudiants et de jeunes paysans – s'imprègnent de cette nouvelle « raison graphique » d'idéogrammes, de dazibaos [journaux muraux affichés dans les lieux publics], etc. Il faut suivre la pensée de Mao Zedong à la lettre.

DISPOSITIF THÉÂTRAL

L'image du Grand Timonier l'emporte sur tout. Elle est partout. Elle recouvre tout et renforce les certitudes des uns pour les porter aux limites de la raison. Les photographies le confirment. Le peuple croit en lui car il croit en ce qu'il représente. Comme dans les recommandations du tao, Mao Zedong est celui que le peuple aime et loue, celui qu'il redoute. *« Et quand son œuvre est accomplie et sa tâche remplie, le peuple dit : "Cela vient de moi-même." »* Porter l'image du Grand Timonier sur soi va au-delà d'un soutien à une ligne politique. Emporté seul ou sur des camions, le portrait du « grand dirigeant » est plus qu'une image idéale. L'image « sainte » s'accompagne de mythes encore plus anciens que la lutte pour l'indépendance ou la guerre civile. Elle est ce



1966. NORD-EST DE PÉKIN.



1966. RUE DU NORD DE PÉKIN.

point d'origine dont tous les peuples ont besoin, au centre de la représentation et des rituels dont on ne se défait jamais. Les images de Solange Brand explicitent cette grande représentation théâtrale qu'est la Révolution culturelle. Elle nous montre ce dispositif théâtral à l'échelle d'une capitale, la mise en place quotidienne des commentaires de toutes sortes sous le regard « bienveillant » et ferme du grand ancien. Un formidable spectacle collectif occupe la scène, mais avec une part d'improvisation qui fascine les acteurs eux-mêmes. Nous voyons ici le peuple chinois aimer cette représentation, sa propre représentation.

La chronique de Solange Brand n'a pas valeur de reportage. Elle est dénuée de début, elle n'a donc pas de fin. Tout est interchangeable dans cette suite « rouge » qui identifie peu. Quatre cents diapositives, au plus, rajoutent au mystère. Nous étions ignorants face au phénomène de la Révolution culturelle, et nous le restons en observant ces images originales. Enfin, nous savons que la compréhension et la qualification, finalement, importent peu. L'indétermination, la seule preuve, n'est jamais réductible. À Pékin, dans les conditions imposées que l'on peut supposer, la jeune secrétaire à l'ambassade a saisi une réalité qui n'est autre que la sienne.

Aujourd'hui, son propos ne peut être la source que d'une nouvelle uchronie, une nouvelle modification du temps de l'histoire. On peut aussi le voir comme la parfaite concordance entre une légende et le regard franc de Solange Brand. ●



À VOIR

Les photos sur la Chine de Solange Brand seront présentées à **l'institut français de Hambourg** dans le cadre du **China Time 2016**, du 31 octobre au 15 novembre 2016.

À LIRE

Pékin 1966 : petites histoires de la Révolution culturelle de Solange Brand (éd. L'Œil électrique, 2005).